



Teresa Cremisi  
**Chroniques  
du désordre**



COLLECTION  
FOLIO ACTUEL



Teresa Cremisi

# Chroniques du désordre

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2021.

*Couverture : Illustration d'Emmanuel Polanco.*

Teresa Cremisi est née à Alexandrie, en Égypte. Elle a été éditeur en Italie et en France. Elle est l'auteur d'un roman, *La Triomphante* (Folio, 2017).



## AVANT-PROPOS

Écrire une chronique chaque semaine est un sport d'endurance. Comme pour toute activité physique les muscles s'organisent, la curiosité se met en éveil, le regard sur les choses de la vie s'exerce sous l'aiguillon d'un stimulant providentiel.

Ça, c'est ce que l'on pense les jours où tout va bien et où l'on se convainc que la vie est globalement intéressante. Quand l'atmosphère devient moins optimiste, on est forcé de constater avec un certain effroi le contraste entre la liberté de s'exprimer offerte à tout chroniqueur et les contraintes de temps et d'espace strictement imposées. Le titulaire d'un rendez-vous journalistique hebdomadaire (ou quotidien pour les grands champions) s'habitue à jouir d'une liberté autorisée dans un timbre-poste ; il a le droit de s'ébrouer comme bon lui semble mais dans une baignoire étroite ; il devient un adepte de la corde à sauter mais avec fil à la patte. Ses 600 mots signent sa mise sous surveillance et il apprend à danser avec son bracelet électronique à la cheville.

J'ai fait un tri parmi les textes publiés par *Le Journal du Dimanche* depuis 2018 dans une rubrique intitulée « Ma tasse de café ». J'en ai choisi 100 dans l'illusion de leur donner un cadre défini. J'ai aussi tenté de les classer par thèmes, ça n'a pas marché du tout. J'ai ensuite essayé l'ordre chronologique qui m'a semblé trop sérieux, porteur d'ambitions difficiles à tenir sur l'évolution de ce que l'on appelle « l'air du temps ». J'ai enfin opté pour un ordre chronologique à rebours, allant du plus proche au plus ancien — comme dans une photo panoramique où l'on voit d'abord les premiers plans et ensuite les fonds de décor. Je me suis aussi permis quelques entorses là où cela me semblait nécessaire. Bref, ce recueil présente 100 articles dans une succession vaguement organisée. Pour me rassurer, je me dis qu'il est impossible et peu recommandé pour nous, contemporains, de tenter un tableau d'ensemble de l'époque où il nous est donné de vivre. Étourdis par le désordre et le fracas, desservis par un champ de vision réduit et encombré, nous ne pouvons que manquer le sens global des événements que nous traversons.

Pourquoi ne pas, en revanche, essayer de les raconter par petits bouts, par instantanés, par reflets dans un miroir. En veillant aux détails et en essayant d'en rire, un peu.

## *Les mots et les maux de notre temps*

Chaque époque a des mots dont l'usage s'emballer à un moment donné pour des raisons sociales ou politiques. Ils étaient jusque-là sagement rangés à leur place dans les dictionnaires et puis un jour ils sortent de la cage utilitaire. Ils font éclater leur sens premier, enjambent leur cadre sémantique et envahissent les domaines les plus disparates. Leur utilisation se démultiplie dans le langage courant au point de devenir obsédante et ils se mettent à recouvrir des significations aussi variées qu'imprécises. Souvent des adjectifs intimidants les accompagnent et des atours philosophiques les camouflent tout en les valorisant. Bref : ce ne sont plus des mots comme les autres, ils ont acquis une épaisseur différente et deviennent l'exact reflet des problèmes de notre temps.

J'ai choisi trois exemples, bien installés depuis le début des années 2000.

**Respect.** Voilà un terme tout ce qu'il y a de plus convenable : il suffit de lire les colonnes d'exemples du *Grand Littré*, de Pascal à madame de Sévigné et à Balzac, pour reconnaître le parfum

de bienséance et de considération que le mot a porté pendant des siècles. Un mot bien élevé qui incitait à une attitude de modestie et de distance devant des êtres ou des institutions établies. Une brutale inversion de sens et d'atmosphère a fait que ce qui compte est désormais le « manque de respect ». Le rappel aux égards auxquels on considère avoir droit s'est fait impérieux. Censé apaiser les tensions entre humains, le respect avait sa place dans les codes de bonne éducation, mais il a muté comme un virus malfaisant : le voilà devenu querelleur et revendicatif ; tout ce qui déplaît est vite qualifié d'irrespectueux. La vie sociale implique des heurts d'opinions et de culture, mais si les contrastes deviennent automatiquement des affronts pour supposé manque de respect, nous allons vivre un cauchemar : une foule d'offensés grincheux campant autour d'un lac d'amertume.

**Territoire.** Un mot cannibale : par un usage excessif, il a grignoté tous ses semblables. Il a poussé dans leurs retranchements ses cousins : lieu, espace, endroit, terrain, paysage, province, département, région, État. Territoire se décline à longueur de journée au propre et au figuré. Il véhicule des enjeux disparates — géographiques, culturels, politiques, biologiques, ethnologiques, douaniers... et assèche tout sur son passage. Un air à la fois prosaïque et sérieux, des assonances guerrières ou administratives l'emportent sur les nuances d'affect que les autres termes suggéraient. On pouvait ressentir de l'amour ou de la nostalgie pour un paysage, on n'en aura guère pour un

territoire. Si en plus il n'est pas doté d'une bonne « mobilité », on le quittera sans regrets.

**Diversité.** Champion hors catégorie pour la diffusion dans tous les domaines, ce terme anodin à sa naissance est utilisé à toutes les sauces, des plus fades aux plus corsées. Il a connu une popularité sans pareil s'introduisant dans le monde du travail, de l'éducation, de la vie associative, des groupes militants. En devenant un enjeu majeur de la vie politique et sociale, il a acquis une forte valeur idéologique (même sa page Wikipédia est un lieu de combats quotidiens). Il est toujours présent quand on parle du « vivre ensemble », de la lutte contre la discrimination, des minorités, étrangers, femmes, enfants, salariés, immigrés, handicapés, homosexuels, vieux, jeunes, présentateurs, lauréats de prix littéraires, acteurs, publicitaires. Les expressions construites autour de ce mot caméléon se sont multipliées : j'ai entendu un grand patron m'expliquer comment il arrivait à « manager la diversité » et tout le monde a compris qu'il est indispensable de « la promouvoir ».

P.-S. Ces mots sont assemblables en liberté dans une conversation contemporaine, exemple : « Le respect de la diversité à l'échelle du territoire... »

## *Courageux, généreux, féministe : le prof de l'année*

Quand, en 2009, Ranjitsinh Disale a accepté un poste d'instituteur à Paritewadi (2 000 habitants, en Inde centrale, dans le district de Solapur), il a demandé où se trouvait l'école, on lui a montré un tout petit bâtiment dans un état désastreux, encadré entre une étable et un hangar. Parmi les élèves qui lui étaient confiés, très peu de filles : elles étaient au travail dans les champs du matin au soir. Destinées à des mariages précoces par des familles pauvres, elles parlaient comme tous les habitants du village un dialecte dérivé du kannada (une ancienne langue du continent indien). Disale avait bien quelques livres scolaires dans sa besace, mais les enfants ne pouvaient pas les lire et comprenaient à peine ce qu'il disait. Il s'est alors mis à leur traduire tous les textes. Il est allé rencontrer chaque famille et a utilisé tous les arguments pour convaincre les parents que c'était important pour leurs filles aussi de venir à l'école régulièrement.

Vous pouvez aller voir sur YouTube : les petites ont un uniforme rose bonbon et sourient à la fois fières et intimidées. Mais ça, c'est 11 ans plus tard.

Avant il y a eu un vrai parcours du combattant : encadrer les élèves, leur fournir du matériel, expliquer aux filles que leur avenir dépendait de ce qu'elles allaient apprendre dans cette classe si longtemps abandonnée. La semaine dernière, un prix fabuleux (*The Global Teacher Prize*, un million de dollars décerné par une fondation internationale) est venu récompenser ce travail acharné.

Tout est intéressant dans cette histoire : l'annonce du prix où l'on voit l'acteur et écrivain Stephen Fry parler dans la grande salle du British Museum of Natural History déserté, le long cri de joie du lauréat qui attendait derrière son écran comme neuf autres enseignants éparpillés autour du monde, les regards du père et de la mère entourant leur fils et leur expression figée dans un sourire inouï, la décision inhabituelle de partager la moitié du prix avec les nommés dans la dernière sélection.

Certains humains ne se découragent jamais, ils cherchent des solutions comme ils respirent. Dans le cas de notre prof de l'année, ce qui frappe c'est le mélange d'esprit pratique et d'inventivité audacieuse. Ce n'est pas tout de parler et de convaincre, de repeindre les murs et d'avoir des toilettes en état de fonctionner. Disale a su tirer parti d'une invention numérique qui *a priori* n'est pas destinée à l'école : le QR code. Vous savez : ces petits carrés noirs et blancs qui combinent des informations et peuvent être scannés par un téléphone portable. Ils sont faciles à générer, sans coûts, et on peut y coder les informations et les vidéos les plus disparates. Les élèves de Paritewadi

voyaient leur prof arriver le matin avec des feuilles chargées de ces hiéroglyphes mystérieux ; il suffisait de passer dessus l'écran d'un téléphone portable et hop : les petits carrés se transformaient en poèmes, cartes géographiques colorées, bouts de films, chansons et musiques, formules mathématiques, expériences de laboratoire. Leur prof découpait les QR codes et les collait sur les pages de leurs livres. Il avait trouvé le moyen de connecter les enfants avec tout ce dont leur naissance les avait privés — l'art, les sciences et la variété du monde en couleur.

J'espère que Ranjitsinh Disale nous tiendra au courant de la manière dont il se servira des 500 000 dollars qu'il pourra investir pendant 10 ans, mais son idée a déjà trouvé preneur : le ministère de l'Éducation de l'État de Maharashtra est en train de produire des livres scolaires en y insérant des codes QR.

J'oubliais : à Paritewadi toutes les petites filles sont désormais scolarisées ; une de leurs aînées a intégré une grande université. Et il n'y a plus eu de mariages arrangés avec des épouses de 12 ou 13 ans.

## *L'intendance ne suivra pas*

Il y a comme cela des expressions françaises à jamais scellées dans nos mémoires. Attribuées à nos grands hommes, souvent à leur corps défendant, elles ont contribué à figer l'image-cliché du Français peu sensible aux contraintes du réel, arrogant et fanfaron, tel qu'il est caricaturé par les étrangers. Citons-en deux parmi les plus célèbres : « Impossible n'est pas français » que Napoléon aurait assené à ses hommes épuisés, et « L'intendance suivra » que le général de Gaulle a toujours nié avoir prononcé. Qu'importe après tout l'authenticité, elles font partie désormais de l'identité française et accompagnent l'image du Gaulois intrépide qui va de l'avant en ne suivant que l'inspiration du moment.

Cela fait dix jours que des éditoriaux s'appliquent à commenter l'agacement évident du professeur Alain Fischer, coordinateur en chef de la stratégie vaccinale, quand on l'interroge sur la lenteur des opérations. Ses interventions publiques, étrangement douces et déprimantes, ont été interprétées comme des versions maladroites

de « l'intendance suivra ». Une désinvolture de grand savant par rapport à la logistique, traitée comme un problème annexe, que quelqu'un devra tôt ou tard régler, sans toutefois déranger le chef.

Cela fait dix jours aussi que l'on essaie d'interpréter la colère du Président constatant les « lenteurs injustifiées » et les cafouillages en nombre. Certes, Machiavel a théorisé l'exercice du pouvoir en deux temps : en cas de crise et de grogne populaire, le Prince impose tout d'abord à ses sujets des commandants peu efficaces, trop faibles ou trop brutaux, pour ensuite reprendre la main et rétablir d'autorité l'ordre et la justice. Mais rien — sauf un mauvais esprit potache — n'autorise aujourd'hui à conclure que notre président s'inspire du théoricien florentin.

Je ne veux pas me donner le ridicule de faire l'éloge de la logistique, socle de toute stratégie militaire, commerciale, industrielle. Mais, tout de même, quelqu'un pourrait-il rappeler à nos responsables de coordinations diverses que sans elle aucune idée ne peut se transformer en action ? La logistique est une science faite de mathématique et d'imagination. L'une et l'autre, solidement imbriquées. Il est impossible à tout citoyen de comprendre qu'elle ne fasse pas partie d'un seul discours, dans la bouche d'un seul homme.

Qu'est-il arrivé au pays de Pascal et de Pasteur, de Buffon et des Curie ? On a l'impression d'assister à un désinvestissement progressif de tout ce qui relève d'une démarche « scientifique », ancrée dans une méthode et dans la raison. Même les études de sciences dures sont aujourd'hui

désaimées, elles n'ont plus la cote dans le classement des rêves. Ceux qui se consacrent à la recherche en France risquent d'ailleurs une double punition : d'injustes difficultés de parcours doublées souvent de la nécessité de s'exiler dans des instituts et laboratoires étrangers.

Au fond tout est probablement lié, ce désamour envers les sciences et le goût des parlotes exaspérantes, les prophéties collapsologues et l'invasion bureaucratique, l'obsession complotiste et l'affaiblissement de l'idée de démocratie. Sans compter l'effondrement de l'éducation publique. Il y a un mois tombaient les résultats du classement Timss qui évalue les performances en mathématiques des élèves de primaire et collège : la France est en chute libre depuis trente ans, elle est désormais la dernière en Europe et l'avant-dernière de l'OCDE. Ce constat m'a paru une des nouvelles les plus tristes de cette période pas drôle.

L'imaginaire national semble donc avoir trouvé des gratifications plus chatoyantes dans les lettres ou dans la sociologie. Tous poètes, tous philosophes. Une situation d'auteur-créateur, sociologue ou commentateur toutologue est socialement plus valorisante. On cause, on cause, l'intendance ne suivra pas.

## *La revanche du hareng*

Nous avons reçu cette lettre datée du 25 décembre 2040. N'étant pas en mesure d'en vérifier les propos, mais connaissant le sérieux de notre correspondant, nous la reproduisons avec les mises en garde habituelles. Le texte était très long, de nombreux passages ont été coupés, nous les signalons par des parenthèses carrées.

« J'ai été une des "chevilles ouvrières" du traité de sortie du Royaume-Uni de l'UE. Sur la photo officielle, qui nous rassemble autour de Michel Barnier, je suis tout en haut à gauche. Je me souviens du 24 décembre 2020 : nos sourires derrière nos masques, les yeux humides de mes camarades, nous étions conscients de faire l'Histoire. Le cauchemar se dissipait finalement, nous avons accouché de presque 1 500 pages, dont chaque virgule avait été négociée. On s'est quittés émus pour aller dormir. Ah, l'optimisme de la jeunesse ! Ah, notre satisfaction d'avoir pensé à tout et tout réglé !

Les mois qui ont suivi nous ont contraints d'ajouter des annexes à l'accord et des extensions

d'autres traités aux annexes ; c'était afin de rendre l'ensemble plus précis, souple et compréhensible. J'ai assisté en direct à la perte de pouvoir de la City. Exit les traders ; ils avaient déjà pris un sacré coup lors de la crise des subprimes, ils ont vu leur chute accélérée par le Brexit. En abandonnant la finance à son destin, nos amis anglais entendaient revenir aux vraies valeurs de l'Empire : insularité, appel du large, langue universelle [...].

Pendant deux ou trois ans (aux alentours de 2027) nous avons discuté âprement de l'éventualité de l'utilisation de drones pour surveiller les bancs de poissons qui ont de fâcheuses habitudes (ils entrent et sortent des eaux territoriales sans prévenir). L'importance croissante prise par les harengs, les chinchards et les maquereaux nous a étonnés. Les drones, dont on nous avait vanté à tort les performances, se sont révélés incapables de compter correctement les poissons. Les pourcentages de pêche autorisée ont été systématiquement remis en discussion. Et pendant des années les journaux ont fait leurs unes avec des pêcheurs en colère et en cirés jaunes [...].

Vers 2031, de guerre lasse, nous sommes passés à autre chose. Pendant deux ou trois ans, la guerre commerciale dite "de la pomme de terre" a connu des moments de grande tension : c'est le moment choisi par l'Irlande pour se réunifier. L'Île d'Émeraude n'a pas supporté que le tubercule roi soit soumis à des réglementations différentes entre le nord et le sud du pays. Du coup, nous avons dû renforcer nos équipes et refonder le traité. Le Royaume-Uni s'était rétréci, tout était à refaire. [...].

Je ne veux pas trop m'attarder sur les visas étudiants que les gouvernements anglais successifs ont rendus de plus en plus compliqués. Moi, le fonctionnaire blasé, j'ai éprouvé un vrai chagrin quand il m'est apparu clair que les Britanniques souhaitaient monter des accords d'échange pour étudiants avec les îles Gilbert (Océanie), mais n'en voulaient pas pour les étudiants européens. Leurs arguments ont été sans appel : ils étaient en train de peaufiner le projet dit "Global Britain", c'était du lourd, du planétaire, pas de temps à perdre avec les problèmes locaux [...].

Je prends ma retraite dans quelques mois, j'aurai passé une grande partie de ma vie sur cet accord de divorce entre la Grande-Bretagne et l'Europe. J'ai compris trop tard que les nations sont comme les personnes. On croit que c'est l'intérêt et la raison qui conditionnent leurs vies. Pas du tout, ce sont les passions et les souvenirs du passé. Les rêves aussi. Nous avons vu une nation entière vibrer à l'évocation d'épisodes glorieux du siècle dernier et mépriser les avantages quotidiens du bon sens. S'offusquer pour des fantasmes anciens et bafouer sa réputation de pragmatisme. S'entêter sur les harengs et oublier tout le reste. »

## *Ton arrière-grand-père, ce salaud*

Il y a des articles comme ça, ils se présentent avec des titres bien sages mais vous entraînent sur des territoires inattendus. L'autre soir, un papier du journal britannique *The Guardian* s'ouvrait avec simplicité : « La British Library présente ses excuses pour avoir associé Ted Hughes au commerce des esclaves. » La British Library est l'équivalent de notre BnF, une institution puissante et vénérable ; Ted Hughes est un poète anglais qui a toute sa place dans l'histoire de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle. Mais quel est donc le rapport entre le commerce des esclaves, une bibliothèque nationale et un homme de lettres contemporain ? L'article était accompagné d'une photo de Ted Hughes dont la beauté virile, rehaussée d'une touche de nonchalance chic, était célèbre dans les années du « Swinging London » — au moins autant que les tragédies qui avaient zébré sa vie (sa première femme, Sylvia Plath, s'était suicidée en 1963 et, six ans plus tard, sa nouvelle compagne, Assia Wevill, s'était tuée par asphyxie au gaz elle aussi).

En lisant les excuses emberlificotées de la

British Library, on comprend que le projet consistait à créer un fichier permettant aux chercheurs de faire un lien immédiat entre une collection du fonds et des richesses acquises par des activités liées au trafic d'esclaves. Ainsi l'ensemble des livres et documents de Ted Hughes (que ses mésaventures conjugales avaient jusqu'ici plutôt associé à la maltraitance envers les femmes) aurait été amassé grâce à de l'argent provenant du commerce d'un ancêtre. Celui-ci s'appelait Nicholas Farrar, il était né en 1592. Shakespeare venait tout juste de monter sa première pièce.

Le fichier des fortunes mal acquises est donc pour l'instant retiré, il sera « reproposé après une révision approfondie ». L'institution ne renonce donc pas à l'engagement de « devenir une organisation militante de l'antiracisme, décidée à utiliser tous les moyens pour transformer cette promesse en réalité ». Les arguments du communiqué ouvrent des gouffres d'incertitude, quand ils ne prêtent pas le flanc à un comique involontaire. Ainsi Nicholas Farrar, apprend-on par ailleurs, n'a pas eu de descendant direct et aurait peut-être, dès son plus jeune âge, émis des doutes sur la légitimité des trafics d'esclaves (qui n'avaient pas encore commencé). Bref, ces excuses sont presque pires que la constitution d'un catalogue des héritiers suspects. La British Library nous informant au passage qu'il comprenait 300 noms de donateurs.

Parmi eux, Byron, Oscar Wilde et Orwell. Je suis contrainte de résumer — ce qui atténue l'effet maniaque et farfelu de ces « recherches historiques » : Byron avait un arrière-grand-père

propriétaire d'une plantation à Grenade ; Oscar Wilde avait un oncle possédant des parts dans une société commerçant en esclaves (une note ajoute que rien, même pas la poussière de cette richesse, n'a échoué dans les poches de l'écrivain) ; Orwell, né Eric Blair en Inde, avait un arrière-grand-père à la tête d'une propriété en Jamaïque (là aussi cet argent aurait disparu bien avant la naissance d'Orwell).

Après avoir ri, on frissonne. Que nous prépare notre époque par la bonne volonté morale de ses plus brillantes institutions culturelles et universitaires ? On croyait savoir que seules les dictatures (et les mafias) rendaient responsables les individus des agissements de leurs ascendants. Chaque être humain était une page blanche, un destin s'ouvrait tout neuf, personne ne naissait marqué par les fautes de ses parents ou de ses ancêtres. Un enfant de nazi n'était pas un nazi ; un gangster ne pouvait pas transmettre les gènes de la malfaisance à ses descendants.

Nous croyions avoir bien compris un des fondements de notre civilisation : tout être naît libre et non coupable.

Il s'est passé quelque chose pendant qu'on sommeillait et ce n'est plus le cas ?

## *Trois mères, un meurtrier*

Une semaine s'est écoulée depuis le verdict du procès Daval. Une semaine après un long feuilleton qui a passionné la France, occupé les unes de la presse et fait les ouvertures des journaux télévisés sur toutes les chaînes. Comme si, contraints à une existence rétrécie depuis des mois, les Français avaient finalement trouvé une distraction collective (passionnante mais morbide) en ingurgitant tous les détails disponibles sur ce meurtre, fournis matin, midi et soir par une médiatisation insensée. La répétition affolante des faits et des images a permis à tout le monde de voir à quoi ressemblait le pavillon où la victime a été tuée et n'importe qui pourrait désormais reconnaître sa mère Isabelle s'il devait la croiser dans la rue. Il apparaît évident que des processus d'identification se sont puissamment mis en place avec certains personnages de ce fait divers. S'il est difficile de s'identifier à un *serial killer*, on est en revanche sensible aux échos qu'une affaire de ce genre provoque sur nos propres expériences et souvenirs. L'histoire de Jonathann Daval et de la famille

Fouillot aurait pu être transposée sans difficulté par Georges Simenon ; il excellait dans les récits de crimes familiaux se déroulant dans de petites villes françaises blotties autour de leur bar-tabac PMU. Nous avons tous connu des gens « comme eux », le développement du drame n'en est pas moins empreint de mystères ténébreux.

Le procès de Vesoul a braqué un réflecteur sur la place essentielle des mères et de la maternité dans l'histoire de ce crime. Le mot « maman » a résonné de bout en bout. Il y a tout d'abord Alexia, une jeune femme qui désire obstinément « devenir mère » ; il y a ensuite la mère du meurtrier (chez qui il se rendait en cachette en inventant des excuses) qui répète qu'elle n'abandonnera jamais son « gamin » ; et il y a enfin la deuxième mère — choisie, aimée, admirée — qui n'est autre que la belle-mère, appelée elle aussi « maman » et qui, en parlant de son gendre, dit : « ce petit garçon ». Comme dans les tragédies classiques, l'espace vital se resserre autour de puissances, en général bienveillantes, mais que le sort peut transformer en instruments d'écrasantes fatalités.

Parce que le rôle maternel est central dans toute société, innombrables sont les histoires de mères et d'enfants dans les légendes des villes, proches et lointaines. Un graffiti du XVI<sup>e</sup> siècle sur la façade de l'hôpital de Venise (la Scuola grande di San Marco) rappelle un sombre drame familial. Le dessin gravé dans la pierre blanche montre un homme jeune, avec un turban sur la tête, qui marche en tenant un cœur dans sa main gauche. C'est « le garçon qui a tué sa mère » : il s'agirait,

selon un récit populaire, d'un enfant très aimé qu'une jeune femme, pauvre mais enjouée, avait eu de ses amours avec un marchand turc (ou juif, selon les versions). L'enfant tiraillé entre deux communautés ne trouvait nulle part sa place et devenait de plus en plus renfermé et intraitable. Sa mère lui pardonnait tout et le défendait toujours. Devenu adulte, il partit vivre dans une île proche pensant trouver dans l'éloignement une certaine tranquillité. Mais il ne pouvait s'empêcher de revenir voir sa mère ; leurs retrouvailles orageuses étaient commentées par les voisins, obligés parfois d'intervenir pour les séparer. Un jour, perdant la tête à cause d'un reproche, le jeune enturbanné la poignarda et lui arracha littéralement le cœur de la poitrine. Pris de terreur, aveuglé par le désespoir, il se mit à courir comme un fou, perdit l'équilibre en butant sur une pierre de chantier et s'écroula, faisant rouler par terre le cœur. C'est alors que, selon la légende, celui-ci se mit à parler d'une voix distincte et douce ; les passants horrifiés l'entendirent s'adresser à l'assassin : « Mon fils, mon enfant, est-ce que tu t'es fait mal ? »

## *La valise oubliée*

Elle s'appelait Margarete Wagner, son amoureux Ignaz Hain. Ils étaient nés tous les deux à Francfort-sur-le-Main au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle portait un nom on ne peut plus allemand et glorieux, c'était une « aryenne » ; il était juif. C'est le *Corriere della Sera* qui raconte leur histoire après la récente découverte d'une valise oubliée pleine de lettres et documents ; l'article est illustré par une photo du couple en promenade : il la tient par le coude en souriant, elle regarde dans le vide, gravement. Ils sont jeunes.

Pour échapper aux lois nazies, ils ont trouvé refuge au nord de l'Italie avant le début de la guerre, mais en 1940 Ignaz est arrêté à Milan et envoyé dans un camp d'internement dans les Abruzzes, à côté de Civitella del Tronto. Margarete décide de le suivre. Sait-elle où le destin les emmène ? Civitella est un des plus jolis bourgs d'Italie centrale, non loin du massif du Gran Sasso, accroché sur une colline et épousant ses contours. Il y a quatre-vingts ans, c'était un territoire âpre, austère et rural, encore plus enclavé

qu'aujourd'hui, bout du monde pour deux exilés. Comment a-t-elle fait pour rejoindre son amant ? On ne le saura jamais, mais elle s'est bien débrouillée ; elle devait savoir affronter les situations difficiles. Parlait-elle un peu l'italien ? Dans les documents retrouvés, plusieurs autorisations sont accordées à Ignaz pour des sorties de deux ou trois jours. Le podestat de la ville lui permettait de rejoindre Margarete dans un appartement ; il certifiait aussi — ce qui n'est pas sûr — qu'ils étaient légalement mariés. Pendant le fascisme, les podestats étaient des maires tout-puissants, ils dépendaient du pouvoir central, n'étaient pas élus mais désignés pour leur fidélité au régime. On connaît le nom de cet homme qui, en dépit de son appartenance au parti, paraît avoir été aussi providentiel que possible, il s'appelait Guido Scesi et sa femme, Nina. C'est chez eux, disparus depuis longtemps, que leurs descendants ont retrouvé la valise des deux Allemands en fuite.

Au moment où meurent les derniers témoins de ces années terribles, où les noms de tant de personnes broyées par les totalitarismes s'effacent des mémoires, le relais semble être pris par ces papiers et lettres que l'on retrouve par hasard dans les cagibis de vieilles maisons et qui permettent aux archivistes et aux chercheurs de reconstruire les destins d'hommes et de femmes ordinaires. Je dis « ordinaires » comme tout le monde, mais c'est un adjectif injuste et inapproprié, un cliché. Ni Margarete Wagner ni Ignaz Hain n'étaient des êtres ordinaires.

Pendant trois ans et quelques mois, la vie a dû

s'organiser tant bien que mal pour eux à Civitella. Il y fait très froid l'hiver, le glacier le plus méridional d'Europe n'est pas loin ; en revanche, la nourriture ne devait pas manquer comme dans les grandes villes. Avaient-ils un peu d'argent ? Comment communiquaient-ils pendant les longues semaines d'attente entre les rencontres permises par le podestat ? Que savaient-ils du déroulement de la guerre ?

En 1944, la situation des juifs se durcit en Italie. Le pays est occupé par les nazis : les internés du camp sont déportés vers un centre de tri puis embarqués sur les trains en direction des camps d'extermination. En mars 1945, quand la défaite du Reich est acquise, Ignaz, qui est d'abord passé par Auschwitz, meurt d'épuisement à Mauthausen. Il n'a pas pu le savoir, mais Margarete était morte seule deux mois auparavant dans un hôpital sur la côte Adriatique. Un acte l'atteste : elle avait 37 ans. Qui l'avait admise là et pourquoi ? On ne le saura pas non plus. Mais un villageois, disparu depuis des années, avait dit à ses enfants, lesquels l'avaient ensuite raconté à leurs propres enfants, qu'elle avait hurlé et couru longtemps derrière le camion des déportés.

## *Qui a peur pour le Père Noël ?*

Un petit garçon de ma connaissance qui, depuis la rentrée, entend parler de « reconfinement », de « fermeture des commerces non essentiels », de « risques encourus par les fêtes de fin d'année », est très préoccupé : « Comment va faire le Père Noël si les magasins de jouets ne peuvent pas ouvrir ? » Il a posé la question d'un ton anxieux. Ses parents lui ont dit de ne pas s'inquiéter et ses grands frères ont ricané. Pas de quoi le rassurer. Depuis il écoute les infos en essayant de se concentrer ; il entend dire à longueur de journée qu'il « faut sauver Noël », quitte à tout refermer après ; il voit des hommes en costume cravate, masqués de noir ou de bleu qui viennent parler pour dire avec sévérité « qu'il ne faudra pas faire n'importe quoi » ou, d'un air entendu, « qu'on pourra peut-être, avec prudence, espérer se retrouver en famille ». Sans se soucier d'être répétitifs, tous les journaux télévisés insistent sur le fait que « Noël sera différent cette année ».

Bref, il a compris que le Père Noël est le sujet d'inquiétude principal et obsessionnel de tous les

Teresa Cremisi

# Chroniques du désordre

Depuis 2018, Teresa Cremisi écrit toutes les semaines dans le *Journal du Dimanche* une chronique appelée « Ma tasse de café ». Les cent textes choisis et présentés dans ce recueil sont autant de petits hublots sur notre époque. Elle y attrape l'air du temps avec une gravité espiègle qui s'adapte aux sujets les plus variés. Des histoires proches et lointaines (presque de petits récits) alternent avec des réactions à l'actualité politique et sociale ; les clichés, les ridicules, les tics de langage de nos contemporains sont racontés avec amusement, en évitant tout dogmatisme.



**Chroniques du désordre**  
Teresa Cremisi

Cette édition électronique du livre  
*Chroniques du désordre* de Teresa Cremisi  
a été réalisée le 27 mai 2021 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072932052 - Numéro d'édition : 376983).

Code Sodis : U36799 - ISBN : 9782072932083.

Numéro d'édition : 376986.